

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

# LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XI.

MONTREAL, 20 JANVIER 1900.

No 246

## SOMMAIRE

La loyauté cléricale, *Vieux Rouge* — Entre Femmes, *Fervent* — Le meilleur moyen, *Lux* — Toujours le Manitoba, *Canadien* — Chronique, *Rigolo*, — La Cité du Sang : Le Pavillon des Bœufs, *Maurice Talmeyr*, — L'invisible : Les Petites Voix du Mystère, *Jules Bois*, — Pour vous, mesdames.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

Le RÉVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

## LA LOYAUTE CLERICALE

Dans cette bonne ville de Montréal, en particulier, et dans la Province de Québec, en général, il y a un grand nombre de bons et braves citoyens, de patriotes éclairés, dévoués à leurs amis, qui se mettraient en quatre pour défendre une cause qu'ils croieraient juste.

Eh bien! prenez tous ces braves gens groupez-les, et cependant ils ne viendront pas à la cheville du pied de celui que je vais vous désigner par son nom quelques lignes plus bas.

Toutes les fois qu'il s'est agi de prendre parti pour une cause juste, de se mettre en évidence dans les intérêts des opprimés contre les oppresseurs, il a toujours payé de sa personne. Le secours de sa plume n'a jamais été même sollicité lorsqu'il a cru qu'il devait mettre au service de ses compatriotes les talents qu'il a reçus d'une fée bienfaisante qui les a déposés dans son berceau. Il a offert un concours efficace toutes les fois que l'occasion s'est présentée

de démontrer aux Canadiens qu'il fallait être patriote avant tout, même en sacrifiant ses plus chers intérêts.

Il serait presque inutile de vous nommer ce citoyen intègre, vous l'avez tous reconnu, vous qui vivez, pour ainsi dire, tout près de lui, qui le côtoyez tous les jours.

Cependant, pour ceux des nôtres qui sont à l'étranger, pour les jeunes qui ne connaissent pas encore, peut-être, les noms des anciens qu'ils devront apprendre à vénérer plus tard, je dois lèvrer ce nom et je le donne ici avec d'autant plus de plaisir qu'il est en vedette depuis quelques semaines au sujet de la loyauté des Canadiens-français envers la couronne britannique.

Ce nom est celui de M. L. O. David, littérateur et patriote.

Je dois pourtant, en dépit de l'estime et de l'admiration que j'éprouve pour lui, lui adresser un reproche que je crois mérité.

Pourquoi M. David, qui connaît notre clergé aussi bien que l'on puisse le connaître, après l'avoir fréquenté pendant un demi-siècle, a-t-il pu croire qu'on lui rendrait justice ?

Voyons, franchement, y a-t-il un homme instruit qui puisse croire en la justice ecclésiastique ? Elle n'existe que pour la caste, et dans le cours de l'Année Sainte, j'aurai l'occasion de vous communiquer, mes chers lecteurs, quelques anecdotes de nature à vous édifier à ce sujet, ne serait-ce que le cas d'un certain curé du diocèse de Montréal, condamné par un juge catholique à des dommages-intérêts pour avoir séduit la femme d'un de ses paroissiens. Cependant l'archevêque ne l'a pas renvoyé, et il exerce toujours son ministère.

Je reparlerai de ceci plus tard.

Donc, M. David a écrit la lettre suivante :

Ceux qui ont été censurés et condamnés pour avoir dit qu'il est des circonstances où un peuple a le droit de défendre ses droits et son honneur, les armes à la main, demandent que le *Monument Catholique* des Trois-Rivières, et la *Semaine Religieuse*, de Québec, qui ont publié l'écrit séditieux dont nos concitoyens Anglais se plaignent, avec raison, soient censurés et même mis à l'index.

Il ne faut pas qu'il y ait deux poids et deux mesures.

L. O. DAVID.

Naturellement, aucune réponse n'est venue à l'adresse de M. David, si ce n'est cette dépêche publiée par la *Presse*, de Montréal :

Comme on le sait, il est question depuis quelques jours de l'incartade du directeur de *La Semaine Religieuse*, de Québec, et, comme cette publication paraît avec l'autorisation de Mgr l'archevêque, on se demandait, en certains quartiers, si Sa Grandeur était disposée à faire quelques communications au public. Or, notre correspondant est allé, à midi, pour interviewer Sa Grandeur. M. l'abbé Arsenault, secrétaire de l'archevêché a reçu le reporter de *La Presse* avec l'urbanité qui le caractérise.

Il alla voir Sa Grandeur dans ses appartements privés, et revint cinq minutes plus tard, disant que Monseigneur Bégin est sérieusement indisposé ce matin, et il a laissé son lit qu'il n'avait quitté depuis trois jours.

Il est encore très souffrant et ne s'est pas occupé d'affaires. Néanmoins, il est au courant de ce qui s'est dit dans les journaux au sujet de *La Semaine Religieuse*. Mais il refuse d'être interviewé et n'a rien à communiquer au public pour le moment.

Il est facile de voir que Mgr Bégin ne veut rien dire avant d'avoir consulté son copain monsieur Bruchési, et quelques

jours plus tard, nous trouvons dans la même *Presse*, avec des titres en lettres grasses, cette admirable lettre de Sa Grandeur qui proclame la loyauté du clergé :

Québec le 15 janvier 1900.

A Sa Grandeur,

Monseigneur P. Bruchési,  
Archevêque de Montréal.

Monseigneur,

Je veux profiter d'un commencement de convalescence après une indisposition assez sérieuse, pour vous dire combien je vous remercie de la lettre si sympathique, si fraternelle, et en même temps si bien raisonnée et si convaincante que vous avez adressée au *Herald*, à mon sujet. Je mets de côté les éloges bien immérités que votre excellent cœur me décerne. La tempête grondait déjà chez vous et je n'en savais rien ; vous l'avez dissipée avant qu'elle soit arrivée jusqu'à moi.

"O tempora ! O mores !" suis-je tenté de m'écrier avec l'orateur romain, en constatant la désolante facilité avec laquelle on formule contre le clergé et même contre l'épiscopat canadien-français une accusation absolument injuste de déloyauté envers l'Angleterre. Un incident, très regrettable sans doute, mais dont un mot d'explication facile à obtenir, eût suffi pour atténuer la gravité, à servi de base à un réquisitoire formidable. Comme d'ordinaire, en pareil cas, la conclusion dépassait démesurément les prémisses.

Et que j'avais bien raison de dire, en octobre dernier, aux fêtes jubilaires de Mgr l'archevêque d'Ottawa, que le souvenir des services rendus par l'Eglise, dort bientôt dans la poussière des bibliothèques, qu'il suffirait de l'en extraire pour confondre l'ignorance et les préjugés et que, d'une manière générale, on devrait avoir davantage la mémoire du cœur !

Il est vraiment déplorable que l'histoire de notre pays soit aussi peu connue. Un siècle et demi de franche et inaltérable loyauté à la couronne britannique ne suffit-il pas à nos compatriotes d'origine anglaise pour les convaincre de notre attachement au drapeau qui nous abrite ?

La loyauté des évêques et des prêtres canadiens-français ! elle est écrite en lettres d'or, en traits de feu, dans les fastes de l'histoire, et tous les souverains, tous leurs représentants qui se sont succédé ici depuis la cession du Canada à l'Angleterre — même ceux d'entre ces derniers contre lesquels il a fallu lutter également pour la défense des droits les plus légitimes — tous leur ont rendu le plus solennel et le plus cordial témoignage.

Rappellerai-je ici un Monseigneur Briand qui, occupant le siège de Québec au tournant de l'histoire de la Nouvelle France, vivant tour à tour sous le drapeau fleurdelysé et sous l'étendard britannique, loyal d'abord au premier jusqu'à ce que sur les plaines d'Abraham tout fut perdu fors l'honneur, et puis transférant généreusement au second l'hommage de sa loyauté entière, usa de toute son influence sacrée, aux jours terribles de 1775, pour garder le Canada français fidèle à ses nouveaux maîtres ? Et pourtant Dieu sait combien grande devait être la tentation pour les enfants de la France en Amérique d'unir leur sort à ces enfants d'Albion, moins scrupuleux, moins loyaux qu'eux — et ne pourrait on pas ajouter ? — moins vilipendés et plus facilement pardonnés pour une révolte réelle et efficace que nous ne le sommes aujourd'hui pour une déloyauté chimérique. Si les émissaires catholiques des Etats-Unis, si l'appel chaleureux des officiers français qui servaient la cause de l'indépendance américaine ne purent triompher des dernières résistances du peuple canadien, c'est que la grande voix du chef de l'Eglise de Québec, invoquant les principes sacrés du respect dû à l'autorité régnante et stigmatisant du nom de *rebelle* ceux qui se laissaient entraîner, opposa à la révolution une barrière infranchissable. Et l'Angleterre, déjà spoliée de la plus riche portion de son héritage en Amérique, dut à un évêque français la conservation de ce pays du Canada, l'un des plus précieux bijoux de la couronne Impériale.

Que ne pourrais-je dire — si je ne voulais être bref — d'un Monseigneur Denault dont le dévouement à l'Angleterre se traduisait par des actes d'une héroïque générosité, et d'un Monsei-

gneur Plessis rappelant à ses diocésains, en 1807, " qu'il est impossible d'être bon chrétien sans être sujet loyal et fidèle ", et, " qu'ils seraient indignes du nom de catholique et de Canadiens s'ils montraient de la déloyauté ou même de l'indifférence quand il s'agit de remplir leurs devoirs de sujets dévoués aux intérêts de leur souverain ou à la défense du pays. " C'est cet illustre prélat qui, en 1812, s'employa tout entier et réussit à maintenir les Canadiens fidèles à l'allégeance britannique. La même attitude se retrouve chez Monseigneur Panet, l'oncle maternel du regretté cardinal Tachereau.

Puis aux jours si regrettables de 1837-38, c'est Monseigneur Signay à Québec, et l'un de vos prédécesseurs, Mgr Lartigue, à Montréal, qui s'interposent au nom de la religion pour apaiser des luttes fratricides : acte de loyauté qui leur a souvent attiré d'amers reproches de la part de quelques-une de leurs compatriotes : devoir sacré qu'ils ont dû accomplir, nonobstant la voix du sang et de la tendresse paternelle. Nous retrouvons plus tard Mgr Baillargeon qui trace à ses ouailles la même ligne de conduite à l'égard des Fénéens envahisseurs et Mgr Taché qui, en un moment critique, pacifie ses Métis et les conserve à l'Angleterre.

Et si j'osais me citer moi-même, je pourrais répéter ce que j'ai dit en pleine France, en pleine cathédrale de Reims — aux grandes solennités du 14e centenaire du baptême de Clovis et de ses Francs — que, tout en conservant de l'affection pour notre ancienne mère patrie, nous étions heureux de vivre à l'ombre du drapeau britannique et que nous habitons une des contrées les plus libres de la terre.

Comme il est facile de le voir, l'histoire s'est répétée depuis la session du Canada jusqu'à nos jours et elle se répètera ainsi tant qu'il y aura un évêque catholique dans notre Canada. Nos bons amis semblent parfois l'oublier, la loyauté pour les enfants de l'Eglise du Christ, ce n'est pas une affaire de sentiment ou d'intérêt personnel, c'est un grave et rigoureux devoir de conscience découlant d'un principe sacré, immuable, éternel comme le divin Législateur. Qu'ils se rassurent donc sur l'attitude du clergé catholi-

que en pareille matière ; le passé a été inattaquable, l'avenir le sera, parce que nos principes catholiques ne changent pas.

Comme question de fait, je n'hésiterai pas à dire qu'on ne saurait trouver, même dans la plus haute aristocratie anglaise, une série d'hommes qui aient été plus loyaux que les évêques, que le clergé de Québec à la Couronne Britannique. Cela devrait suffire, ce me semble, pour nous mettre à l'abri d'imputations dénuées de fondement solide, souverainement injuste et inconvenantes.

Si jamais — ce qu'à Dieu ne plaise ! — la question de l'annexion aux Etats-Unis s'agitait sérieusement, il serait curieux de voir l'attitude respectives de nos deux nationalités — Anglo-canadiens et Canadiens-français — en face de cette éventualité. J'aime à croire que nous n'aurions pas à rougir des nôtres en pareille occurrence, parce qu'ils sauraient encore une fois remplir leur devoir de loyaux sujets de Sa Majesté Britannique.

Veillez agréer, Monseigneur, l'expression de ma vive gratitude et de mes sentiments les plus affectueusement dévoués en N. S.

† L. N., Arch. de Québec.

P. S. — J'oubliais de vous dire que, à l'exemple de mes prédécesseurs, je n'ai aucun journal qui soit mon organe et que je ne me tiens responsable d'aucun écrit qui n'est pas signé de mon nom.

Cette *admirable* lettre du vénérable archevêque de Québec ne nous dit rien qui vaille et nous donne une fois de plus la mesure de la loyauté cléricale.

Je suppose que c'est après avoir invoqué l'aide du Saint-Esprit que Mgr Bégin a réussi à édifier ce chef-d'œuvre, qui dit tout et ne dit rien en même temps. Il oublie, par exemple, que M. L. O. David lui a demandé de censurer son Gosselin, et il l'oublie de propos délibéré.

Comment ! un laïque ose demander qu'on punisse un curé ! C'est tout simplement

absurde et me rappelle la réponse de Mgr Fabre :

“ Si un prêtre vous enlève votre femme, vous viendrez me le dire. ”

Peut-être avait-il l'arrière-pensée de faire venir le gaillard pour avoir des détails et se payer une bonne rigolade. C'est toujours autant de pris.

La loyauté du clergé canadien se retrace facilement à la mémoire de tous ceux qui connaissent un peu l'histoire du Canada. Elle a toujours consisté à recevoir des privilèges et même de l'argent en échange des bons offices que les évêques rendaient à la Couronne Britannique en tyrannisant leurs fidèles ouailles.

C'est ce qui a été fait lors de la cession. Les Sulpiciens, pour conserver leurs richesses et leurs privilèges avaient vendu la poule noire, et ils n'ont nullement hésité à sacrifier les Canadiens.

La révolte des colonies contre la mère patrie leur fournit encore l'occasion de faire une spéculation heureuse en vendant une tranche de loyauté à l'Angleterre.

L'opération se répéta en 1812, et les privilèges grandirent, pendant que la pauvre peuple perdait un lambeau de liberté chaque fois que son clergé le sacrifiait à sa rapacité.

La situation était devenue intolérable à l'époque de la rébellion et ici encore, la crosse épiscopale s'abattit lourdement sur la tête des révoltés, et toujours pour le plus grand bien de la caste. On pourrait croire que la loyauté envers la Couronne Britannique était l'apanage exclusif du clergé et qu'il laisserait les autres vertus au peuple. Mais non, il veut aussi être patriote, et à cette époque le patriotisme et la loyauté étaient deux expressions qu'on ne pouvait accoler ensemble.

Après Trafalgar, après la défaite des

flottes françaises, Nelson est venu célébrer sa victoire à Québec ; et qu'a-t-on encore vu : l'évêque de Québec ordonner de chanter un *Te Deum* dans toutes les églises de la colonie !

Cette statue de Nelson qui s'élève sur la Place Jacques-Cartier, aussi pitoyable d'intention que d'exécution, a été élevée avec l'argent du Séminaire.

Du haut de la chaire nous n'avons entendu contre la France que des horreurs, largement endossées par toute la clique des seigneurs qui craignaient de se voir dépouiller.

En 1837 survient un conflit : une large fraction du parti anglais se joint aux Canadiens pour aider la colonie à obtenir une certaine mesure de liberté.

L'occasion était magnifique pour assurer l'émancipation populaire.

Mais ce n'était pas l'affaire du clergé, de ces fameux patriotes.

Qu'est-ce qu'ils font alors ? Ils refusent l'absolution à ceux qui vont mourir pour la liberté.

Du même coup, le camp de St-Eustache, qui comptait 2,500 hommes, est réduit à 150 patriotes qui se font hacher par les troupes anglaises.

Qui est-ce qui, le premier, a signé la requête demandant une cour martiale pour faire pendre des patriotes ?

C'est Mgr Lartigue.

Pour le disculper aujourd'hui, on prétend qu'il en est mort de chagrin.

Une nouvelle explosion de loyauté s'est produite en 1885, lors des troubles au Manitoba, et c'était encore une spéculation du clergé, qui voulait tout simplement manipuler à lui tout seul le fonds scolaire catholique de cette région.

Ça n'a pas réussi, mais au moins l'intention était visible.

Aujourd'hui, j'ignore quel peut bien être le prix des protestations de loyauté de notre clergé, mais il y a certainement une *considération* quelque part.

A toutes ces hypocrisies, à toute cette tartufferie, je préfère encore l'opinion d'un laïque que je trouve dans un journal clérical, le *Courrier de Saint-Hyacinthe* :

Nous serions des monstres d'ingratitude si nous répondions aux bons traitements de la Couronne Britannique, par la conduite séditeuse que nous prêche ce nouveau venu. Nous manquons gravement à notre devoir si nous ne protestions de toutes nos forces contre sa diatribe.

La liberté est si grande en ce pays qu'il ne sera pas même inquiété pour cet article séditeux ; il a pu impunément donner cours à sa passion anglophobe. C'est nous, malheureusement, Canadiens-français, catholiques, qui porterons, bien qu'injustement, la responsabilité de son acte inqualifiable. Les journaux anglais et protestants auront beau jeu, maintenant, de crier que notre clergé est l'ennemi de la couronne britannique et que nous sommes déloyaux envers la métropole.

Nous espérons toutefois que les plus calmes d'entre eux sauront faire la part des responsabilités et ne feront pas retomber la faute d'un brouillon étranger sur toute notre nationalité.

Il est à regretter que la direction de la *Semaine Religieuse* ait accepté avec une légèreté coupable un écrit de ce genre. Cet article a dû certainement échapper à son attention. Le directeur sera sans doute le premier à en regretter la publication et à le désavouer.

Celui-ci n'a reçu aucune récompense pour cette opinion, et elle est marquée au coin du bon sens.

VIEUX-ROUGE.

#### CHOIX INTERIEUR.

Si vous voulez éviter le gros rhume, soignez sans retard les petits rhumes, avec le BAUME RHUMAL

6

## ENTRE FEMMES

Chose promise, chose dûe.

Voici les noms des dames que n'avons pu insérer dans notre dernier numéro, parce que les majuscules étaient devenues trop rares :

Mme M. Chevalier, Mlle M. A. Latrémouille, Mlle J. Brais, Mme J. Rottot, Mme C. S. Basilière, Mme et Mlle Emard, Mme L. T. Maréchal, Mlle Prévost, Mme Geo. Scott, Mme et Mlles Bourgoïn, Mme H. Fortier, Mme l'Africain, Mlle Herbert McKeown, Mlle Burstell, Mme W. Daly, Mme et Mlle P. Jobin, Mlle G. Duchastel de Montrouge, Mme N. Ethier, Mme Alfred DeSève, Mme A. de Martigny, Mme J. Charbonneau, Mme H. Baby, Mme A. A. Fouché, Mlle Délorme, Mme J. Hewing, Mme C. B. Lanctôt, Mme R. Bellemare, Mlle Bouthiller, Mlle Rolland (St Jérôme), Mme A. F. Schmidt, Mme Pringle Mlle Labelle, Mme Louis Boyer, Mme E. Ames, Mme L. D. Mignault, Mme D. Ruel, Mme A. Amos. Mlle Amos, Mlle Fortunate Beaudoin, Mlle G. Beaudoin, Mme H. Jeannotte, Mlle Girard, Mme J. O. Gravel, Mlle A. C. Macdonell, Mme J. Simard, Mme C. Drummond, Mme J. A. Vilbon, Mme L. Bélanger, Mlles Barry, Mme et Mlle Provencher, Mlle Mathieu, Mme H. Duhamel, Mlle G. Bourbonnière, Mme H. Lemay, Mlles Rolland, H. Provost, Mme R. Préfontaine, Mme J. Royal, Mlle M. Charbonneau, Mme A. Labrecque, Mlle E. St-Denis, Mlle V. Lavigue, Mmes T. F. Moore, A. Valois, Mlle Gauthier, Mmes W. J. Fabb, C. Bruchési, A. Robillard, S. C. Leduc, Mlle McDonald, Mme Thomas McCarthy, et un grand nombre d'autres dont les noms nous échappent.

Maintenant un mot à Monsieur Bruchési.

Pourquoi ne donnerait-il pas une réception, on même un petit bal hebdomadaire à ces dames ?

Ce serait très bien porté.

Par exemple, la valse, ou toute autre *danse vive* ne serait pas permise avant minuit.

FERVENT

Demandez la DERMAINE pour le masque, le remède à la mode. Voir l'annonce.

## LE MEILLEUR MOYEN

Vous avez dû remarquer que plus on descend vers Trois-Rivières, plus le crétinisme semble augmenter, jusqu'au point culminant où Mgr Laffèche l'a élevé dans son diocèse.

L'incident de l'Île St. Ignace vient de nous donner la mesure du pouvoir épiscopal sur les âmes et les cœurs. Toute une paroisse a été plongée dans la douleur, et la plus grande terreur règne aujourd'hui parmi ces braves gens.

Eh bien, ils ont été forcés de se soumettre, paraît-il, à l'ukase épiscopal.

Si vous remontez le fleuve sur l'une ou l'autre rive, vous trouverez plus d'indépendance de caractère, et une décision prise s'exécute toujours à la lettre.

Un curieux incident s'est produit dans une paroisse voisine de Montréal il y a quelques années.

Les syndics avaient décidé de vendre les bancs à une certaine époque, et M. le curé, chicanier s'il en fut, s'y était opposé. On résolut de ne pas obtempérer au *désir* du curé, et les bancs furent mis à l'enchère.

Le pasteur, après avoir épuisé tous les moyens de persuasion, ne trouva rien de mieux à faire que de s'emparer du Saint Sacrement et de galvauder ses paroissiens jusque dans le clocher, où la vente eut lieu quand même.

Depuis cette époque, on a pris tous les moyens pour se débarrasser du curé sans succès. On a eu tort de ne pas consulter les gens renseignés qui auraient pu leur conseiller le meilleur moyen à prendre pour arriver à un résultat satisfaisant.

Je le donne ici gratuitement, espérant que les paroissiens affligés de curés impossibles s'en serviront. Il a déjà été employé plusieurs fois, et n'a jamais raté son effet.

Dans une paroisse de la rive Sud vivait-il y a bien longtemps un curé qui se chicanait avec ses paroissiens toutes les fois que l'occasion se présentait. Quand la dite occasion tardait trop, il la faisait naître.

Un jour, les francs-tenanciers convoquèrent une assemblée dans la *Salle des Habitants*, et

prirent une résolution qui demeura secrète jusqu'au jour de l'exécution,

Le *John Pratte* — pas celui de Tarte — faisait alors le service entre Montréal et Sorel. On l'avait nolisé pour un voyage sans indiquer la nature du chargement.

Le dimanche suivant, le curé fut très surpris de voir ses paroissiens arriver à l'église dans de grandes charrettes, avec haridelles, perches, cordes, tout le grément enfin. Il n'y comprenait rien et crut qu'ils étaient tous devenus fous. Il n'y avait que le carosse du maire qui faisait tâche.

Après avoir entendu la messe avec tout le respect possible, les paroissiens se rendirent au presbytère, où ils rencontrèrent le curé.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— M. le cure, on vient vous déménager.

— Comment, me déménager ? Je n'ai pas l'intention de m'en aller, moi ; je reste ici.

— Pardou, M. le curé. Vous allez partir. On n'a plus besoin de vous, et vous irez à Montréal voir si vous y êtes.

Et, sans plus de cérémonies, les biens, meubles du curé, ses vaches, ses bœufs, ses cochons, ses moutons, son foin, son avoine, ses catalognes, sa servante et le curé lui-même furent empaquetés, chargés dans les grandes charrettes, le curé et sa servante emballés dans le carosse au père Gadoury, et en route pour atteindre le *John Pratte*.

Rendus à Montréal, les paroissiens se formèrent en procession et se rendirent à l'évêché, où trônait alors l'homme de fer, Mgr Bourget.

— Tenez, Monseigneur, voici votre curé tout rond ; gardez-le, car, nous autres nous n'en avons plus besoin. Si vous nous en envoyez un autre, on le *greillera* comme il faut, mais pour celui-ci, gardez-le.

Et Mgr le garda.

Nous disons donc que les paroissiens qui ont des curés de ce calibre-là n'ont qu'à suivre l'exemple de ces braves gens.

Lux.

Faites abonner vos amis au REVEIL.



## TOUJOURS LE MANITOBA

Il est certain que la Province de Québec sera toujours appelée à se saigner pour les métis du Manitoba ou du Nord-Ouest. Lorsque les recettes diminuent là-bas, on envoie ici un mendiant ensoutané, ou on lance une circulaire avec un *scheme* quelconque et c'est toujours Québec qui paye.

Nous avons eu autrefois le fameux pony auprès duquel le cheval légendaire de M. Plourde n'était qu'un enfant.

Aujourd'hui, c'est une bibliothèque publique qu'il s'agit de fonder à St-Boniface avec l'argent des Canadiens de la Province de Québec.

Quelques-uns de mes lecteurs peuvent croire que ceci est de pure invention, que tout a été créé dans le cerveau d'un rédacteur en quête de copie. Il faut en rabattre et admettre le fait, puisqu'il est patent, par l'article suivant que je découpe dans la *Presse* (70,000 de circulation par jour), et qu'il est fort possible que beaucoup d'autres journaux de la Province de Québec l'ont probablement reproduit avec des commentaires encourageants :

L'archevêque de St Boniface, qui fait, là-bas, au Manitoba et au Nord-Ouest, une œuvre religieuse et patriotique tout à la fois, a manifesté le désir de doter St Boniface d'une bibliothèque nationale, aussi complète que possible. Sa Grandeur compte sur la sympathie de ses compatriotes pour mener à bonne fin cette œuvre importante.

Or, il nous semble qu'un grand nombre de familles canadiennes pourraient facilement aller au secours du zélé prélat, en mettant à sa disposition les collections déjà anciennes, les vieux "livres canadiens", qui reposent sous la poussière, dans un coin oublié. Et de plus, les auteurs canadiens ou leurs éditeurs feraient un acte de patriotisme, s'ils avaient la complaisance d'envoyer un exemplaire de leurs ouvrages au représentant et au champion de la nationalité canadienne-française dans l'Ouest canadien.

Ces ouvrages peuvent être envoyés chez les Révds Pères Oblats, rue Visitation, Montréal, ou à St. Boniface, à l'adresse de Mgr Langevin, archevêque de St Boniface, Manitoba.

On voit que cette œuvre n'intervient en rien dans celle de Sa Grandeur Mgr Bruchési pour l'Université Laval.

• Nos confrères de la presse seraient bien aimables de porter à leurs lecteurs ce vœu de Monseigneur Langevin.

*Charity begins at home.*

Avant de donner des bibliothèques aux métis du Manitoba, mes frères, commencez par instruire les Canadiens de la Province de Québec, et gardez votre argent pour vos besoins immédiats.

Ça vaudra mieux.

CANADIEN.

**AUX SOURDS**— UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25,000 frs. afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

L'élection municipale bat son plein. Tous les candidats sont sûrs d'être élus. Le résultat du 1er février nous dira quels étaient les bons prophètes.

\* \*

Le gouvernement de Tarte se réunira le 1er février à Ottawa, et décidera sur le nombre de contingents futurs qu'il faudra envoyer en Afrique.

\*\*\*

Dans ma prochaine chronique, j'aurai à éclaircir un point théologique important.

Il s'agit de fixer la responsabilité d'un péché commis par force majeure, c'est-à-dire l'observance d'une fête d'obligation.

\* \*

NE L'OUBLIEZ PAS.

La consommation sera évitée par le BAUME RHUMAL pris en temps.

# CHRONIQUE

Mon directeur me remet une lettre d'une paroisse du Nord qui expose un cas qui vient d'arriver chez lui.

Un pauvre homme absolument incapable de payer même pour un cercueil était mort dans la place et le curé avait refusé de l'enterrer sans être payé.

J'ignore quels moyens on a pris pour faire inhumer ce cadavre, mais on m'a raconté un fait qui s'est passé il y a déjà plusieurs années, et qui a coupé court à une fantaisie du même genre de M. le curé.

Ce bon pasteur ne perdait jamais une occasion de se chicaner avec ses paroissiens, et il était cordialement détesté.

Dans la paroisse, il y avait une mendicante qu'on avait affublée du sobriquet de Loupasse, qui allait de porte en porte, demandant son pain et un gîte. Bonne femme, d'ailleurs, mais ayant le défaut d'être pauvre.

Un jour un cultivateur de l'endroit passant en voiture dans l'un des rangs, aperçut une femme étendue sur le revers du fossé. En bon Samaritain, il descendit de voiture et constata qu'elle était morte.

C'était la Loupasse.

Dans ce temps-là les enquêtes du coroner étaient à peu près inconnues, et on ne faisait jamais beaucoup de cérémonies. Aussi notre homme mit le cadavre dans sa voiture, et l'emporta chez lui. Avec l'aide d'un voisin il eut bientôt fait un cercueil avec quatre planches, et en route pour l'église.

Après avoir déposé la morte dans le corridor, il alla trouver le curé au presbytère.

- Bonjour, M. le curé.
  - Bonjour, M. C... Qu'est-ce que voulez ?
  - La Loupasse est morte, M. le curé.
  - Qu'est-ce que voulez que ça me fasse ?
  - Il faut l'enterrer, M. le curé.
  - Qui va me payer ?
  - Personne, puisqu'elle n'a pas un sou.
  - Si je ne suis pas payé, je ne l'enterre pas.
  - Si tu ne l'enterres pas, curé, mange-la.
- Dans les cas analogues, essayez ce moyen.

Adolphe Martin, ancien rédacteur de feu l'*Étendard*, et l'avant-dernier des castors, est mort subitement. Les éloges ne lui ont pas manqués dans toutes les bonnes gazettes. En dépit de toutes les injures qu'il nous a lancées gratuitement dans le passé, nous dirons : Que la terre lui soit légère !

\*\*\*

Ces bons Américains ne doutent de rien. Nous sommes continuellement inondés de lettres circulaires, prospectus, articles de journaux, etc., qui nous arrivent des États-Unis, avec des demandes d'insertions gratuites. Non contents de nous ennuyer avec toutesces réclames, ils nous imposent en plus, un travail de traduction de plusieurs heures quelque-fois.

Décidément, c'est trop fort, et les éditeurs américains ne devraient pas l'oublier et nous laisser vaquer à nos occupations avant de nous demander de faire leurs affaires au Canada sans aucun profit pour notre pays ou pour nous-même.

\*\*\*

Un décret de Rome, relatif à la messe de minuit du jour de l'An, interdit le binage, c'est-à-dire, le droit de dire la messe deux fois dans la même journée, et s'adresse aux curés de paroisse qui n'ont pas de vicaire.

Cette défense, je suppose, est absolument correcte, et je n'y vois aucune objection. Je crois, cependant qu'au point de vue purement laïque, il serait mieux d'interdire le *concubinage*.

RIGOLO

---

## LA DERMATINE

Guérison du masque et des taches de Rousseur garantie par l'usage de cette élégante eau de toilette. 50c et \$1 la bouteille.

---

## CHEZ LES VIEILLARDS.

La toux déchire la poitrine des vieillards et gêle leur repos. Le BAUME RHUMAL les soulage et les guérit.

4

---

Voyez l'annonce de la DERMATINE sur la dernière page.

# La Cite du Sang

## LE PAVILLON DES BŒUFS

Il vous reste des moutons, comme une vision orientale traversée d'apparitions de marionnettes, mais le tableau est tout autre au marché aux bœufs, et le pavillon, d'abord, est encore plus immense. Il y tient six mille animaux, on peut y faire son kilomètre en allant et venant seulement deux fois d'une extrémité à l'autre, et il faudrait toute une notation particulière, tout un système d'onomatopées spéciales, pour rendre les vociférations par lesquelles les bouviers étourdissent les troupes de bœufs qu'ils conduisent dans les préaux.

Vous entendez les hurlements étranges, comme des "ah!" prolongés et exaspérés d'hommes qu'on égorge, et vous voyez ceux qui les poussent lever en même temps leurs bras en l'air autour des bêtes effarées. Effrayé par les groupes au milieu desquels il avance, et glissant à chaque pas sur la chaussée visqueuse où il tombe à chaque instant sur les genoux, le bœuf tout ahuri, et mordu par les chiens veut retourner en arrière, mais les bouviers hurlants se dressent derrière lui, le menacent et l'effarouchent de quelque côté qu'il aille, lui font claquer leurs gaules sur les jarrets, et il finit, tout éperdu, par se précipiter dans le préau, où il vient de lui-même se mettre sous la barre, et donner ses cornes à lier.

Terrorisés, poussés par bandes affolées, les bœufs arrivent ainsi tendre leurs têtes à la corde, et il faut voir les guenilles et les physionomies de tous ces bouviers qui les fascinent avec leurs gestes et leurs cris. Celui-ci est un grand maigre, en mauvaise veste bleue, avec des grosses "rouflaquettes", une cigarette derrière l'oreille, et des bottes. Celui-là n'a qu'un œil dans une figure en lame, l'autre enfoncé dans la joue comme par un coup de poing. Un troisième est une espèce de nain à jambes torses, affublé d'un grand paletot-sac et coiffé d'un melon cabossé qui lui enfonce jusqu'aux sourcils. Un quatrième porte un haillon de veste sur un tricot, et un haillon de paletot par-dessus sa veste. Un cin-

quième porte aussi veste et paletot, mais c'est le haillon de paletot qui passe sous le haillon de veste, et un sixième plus loin, se démène avec sa trique dans un vieux cache-poussière d'éteint, boueux, pisseux, qui vole autour de lui comme une robe. Il a, là dessous, un fentre et des galoches, avec une corde autour du cou.

L'étonnement de se trouver dans le tourbillon criard et gesticulant de ces loqueteux éborgnés ou hâves entre-t-il pour quelque chose, après le supplice du voyage et le canchemar du débarquement, dans l'angoisse qu'exprime alors l'œil mystérieux et douloureux du bœuf? Se rappelle-t-il ses pâturages? Songe-t-il à la campagne ou à la ferme natale, et se demande-t-il quels sont, autour de lui, tous ces êtres extraordinaires dans les bâtons desquels il reconnaît seulement l'aiguillon de ses paysans? Ce qui se lit à ce moment dans tous les cas, au fond des grands regards doux des pauvres animaux c'est bien une infinie tristesse et une stupeur infinie. Rangés tous là, maintenant, entre les barres, flancs contre flancs, la tête contre la terre, ils ont, dans leur détresse, quelque chose qui souffre et ne sait pas, et qui pardonne sans comprendre. Les grands cils blancs ou roux se ferment ou se rouvrent l'écume tombe en filant des muscles qui ruminent, des naseaux sont blessés et saignent, et un bourdonnement profond, une clameur sourde, affairée, fourmillante, coupée de cris de bouviers, de disputes et de coups de sifflets, et soutenue par la basse de gémissements qui se déplacent, monte, comme d'une eau qui chauffe, une rumeur d'ébullition. Les marchandages se croisent, les discussions s'élèvent, et les acheteurs, partout, *manient* et remanient les bœufs.

— Combien tes bœufs? demande un boucher en *maniant* un lot de Choletais ou de Vendéens.

Et le *maniement* est une chose grave. Il s'agit en palpant la bête à certains endroits, aux *abords* et aux *œilllets*, c'est-à-dire auprès de la queue, entre les cuisses, sous les côtes, près du cou, d'évaluer, son rendement et sa qualité de juger le *gras* et le *fin gras*, et le boucher dans

ses *maniements*, s'y reprend jusqu'à dix et vingt fois.

— Allons, monsieur Léon, dit un marchand obséquieux et qui appelle le boucher *monsieur* pendant que le boucher le tutoie, venez voir quatre petits bœufs, quatre petits bœufs de mon engrais.

Et le boucher, d'abord, ne répond rien, mais commence à manier les "quatre petits bœufs" les tâte, les retâte, va se mettre devant eux, revient derrière pour les voir autrement, puis brièvement, et d'un ton réfléchi :

— Combien ?

— Monsieur Léon, cinquante-huit !

Mais le boucher rit.

— Cinquante-huit pistoles ?... Cinq cent quatre-vingts francs ?... Jamais !...

— Voyons, monsieur Léon...

— Jamais !

— Monsieur Léon...

— Mon petit, je ne demande qu'à t'obliger, mais c'est mon porte-monnaie que je n'obligerais pas... Adieu !...

— Allons, monsieur Léon, je vous ôte cent sous par *bœu*.

Mais le boucher rit toujours, et le marchand continue :

— Ecoutez, monsieur Léon, vous me connaissez. Si je vous montre mes bœufs, c'est qu'ils sont bien. Sans ça, je ne vous les montrerais pas... Aussi, monsieur Léon, vous allez m'acheter mes petits bœufs, et s'il y a de la perte, vous me le direz, je vous remettrai... Mais achetez-les moi, achetez-les... Ces petits bœufs-là, c'est des petits bœufs pour vous !... Monsieur Léon...

— Ote-moi deux louis !

— Ecoutez, Monsieur Léon, je vous les ôterais si je pouvais, mais je ne peux pas... Mais voyez donc ces petits bœufs-là, monsieur Léon, voyez-les donc ! Maniez moi donc les dessous de ça !... Ça a du paquet, c'est des bœufs ! C'est des petits bœufs bien comme il faut, c'est des petits bœufs bien aisés !...

— Ote-moi deux louis !

— Monsieur Léon, je ne peux pas... Mais écoutez... Je ne veux pas les vendre à un autre,

je ne veux les vendre qu'à vous, et je vais vous ôter dix francs !...

Alors, très absorbé, le boucher recommence encore ses *maniements* et tâte, retâte, palpe repalpe, en dessous, en dessus, va se mettre devant les bœufs, revient se mettre derrière examine, calcul, réfléchit, puis tourne les talons, laisse là le marchand dans ses "monsieur Léon", et s'en va dans d'autres préaux, tater, palper et manier d'autres bœufs.

L'imposante douceur des bêtes, leur inaltérable patience, leur docilité souffrante, ne sont pas, dans cette cérémonie du maniement, ce qu'il y a de moins particulier. L'inquiétude et l'angoisse se voient toujours chez elles, et le plus léger attouchement, la moindre approche de la main les agite d'un pénible frisson. Mais c'est tout ce qu'on peut surprendre, et tous ces beaux corps de colosses sont à qui les rudoie, les blesse ou les manipule. Par moments, au bord d'une allée, l'un d'eux veut franchir la barre, mais il ne la saute qu'à moitié et reste suspendu par le ventre. On le fouaille à grands coups de gaule, on lui lance les chiens aux jambes, mais il ne peut pas bouger et se trouve toujours suspendu, le ventre écrasé par la barre, et d'autres s'écartèlent sur le pavé, s'y couchent et ne s'en relèvent plus. On les hisse alors par la tête dans des charrettes avec un croc et une corde...

Mais ce ne sont là que des accidents invisibles, et qui ne troublent pas plus l'immensité du marché, l'immobile sérénité de tous ces milliers de bœufs rangés, qu'un homme qui se noie ou un bateau qui coule ne troublent celles de la mer. Toutes les tailles, toutes les races et toutes les couleurs sont là, les noirs, les blancs, les roux, les grands, les petits, les beaux normands qui meurent pour les boues tables, les étiques et les hydropiques dont on a l'infamie de faire la viande des soldats, et on les palpe, on les tâte, on les retâte, on les *manie*, et les "receveurs", posément, vont et viennent dans la cohue... Encore un type, le "receveur", mais qui marque, chez tout ce monde rude, un ton de belle et haute honorabilité de patriarcale et populaire loyauté. Quatre mille bœufs vendus font deux millions d'affaires ! Deux millions qui passent,

en une après-midi, par les sacoches des "receveurs", et pour lesquels pas un reçu n'est donné, sans qu'une erreur ni un détournement n'aient jamais été commis ! La sacoche sur la blouse, une belle pipe à la bouche, et son livre à la main, le receveur, avec sa figure de vieux prêtre, de cultivateur ou de soldat campagnard, reçoit les chèques ou les sommes qu'on lui donne au passage, à la volée. en lui jetant simplement son nom. Cinq mille francs de celui-ci, six mille francs de celui-là, huit mille d'un troisième, dix mille d'un quatrième ; il a sur lui, dans la foule où il se promène, cent mille ou deux cent mille francs, et la sacoche où il les met, la caisse volante de tant de millions donnés et transmis sans papier, est la seule caisse du monde qu'aucun de ses caissiers n'ait jamais emportée !

C'est dans le tohu-bohu du dernier quart-d'heure que les receveurs ont le plus à faire, et doivent avoir le plus de tête. Vingt voix leur étourdissent les oreilles, on leur tend vingt sommes à la fois, et il leur faut noter tous les noms, prendre les chèques, compter l'argent, le rendre, et la belle pipe. pendant ces minutes-là, s'éteint souvent, quand on n'est même pas obligé de la remettre dans son étui. Tout le monde crie, tout le monde se pousse, tout le monde se précipite, et un assourdissant charivari, un prodigieux bacchanal éclate en même temps dans tout le hall. L'heure est venue d'emmener les bœufs, chaque compagnie de bouviers se reconnaît et s'appelle par un coup de sifflet spécial, et cent ou deux cents huées stridentes, sifflées dans tous les tons scandées dans tous les rythmes, se croisent et font fureur dans une effrayante mêlée...

Quelquesfois, à la fin d'un marché d'hiver, après la tristesse d'une journée grise, un coup de soleil écarte le brouillard, prend le hall en écharpe, le crible obliquement de paillettes, et c'est le cas pour aujourd'hui... Une déchirure de feu a crevé la brume, et tout s'illumine d'une gaie lumière. Un éclat d'or fait étinceler les robes fauves, les flaques s'incendent entre les pavés, de grandes lames claires zèbrent le sol, et les pointes de cornes s'allument, dans la tempête des sifflets... Puis, on vient détacher les bêtes

qui détalent, toutes affolées, dans les cris et sous les bâtons, et plus d'une, alors, reste en route. Elles s'abattent, se relèvent. retombent, se relèvent encore, mais d'autres ne se relèvent plus, et j'entends encore le ton de piété avec lequel on disait dans un groupe, devant un bœuf tombé sur un trottoir, et tout grelottant de fièvre, pendant qu'une souffrance affreuse montait dans ses prunelles fixes :

— Voilà la retraite de Moscou !

MAURICE TALMEYR

## L'INVISIBLE

### Les Petites Voix du Mystère

J'ai déjà parlé du cas étrange de Mrs Piper, le premier médium authentiqué par des savants. J'ai dit ses merveilleux changements de personnalité dans l'état de "transe". Cette fois, je voudrais faire le portrait psychologique du plus vivant des morts, de ce Georges Pellew qui, pendant plusieurs années, s'est manifesté par elle. J'ai là sous les yeux les comptes rendus sténographiés de cinq à six séances : et le personnage s'enlève vif, sans rien de triste ou de vague, avec la netteté de son caractère primesautier qu'allègrement et traite lui-même "d'excentrique". Il ne ressemble pas à ses autres camarades de l'au-delà, qui viennent aussi parler par la bouche de Mrs Piper endormie. Il est gai, déluré, parfois railleur où d'un ironique sans gêne digne d'un brave citoyen de New-York.

A peine est-il descendu dans le cerveau de Mrs Piper, qu'il s'exprime délibérément.

— Est-ce vous, Sim ? dit-il à l'assistant ; parlez-moi vite... Je ne suis pas mort, je suis terriblement content de vous voir... Ne pouvez-vous pas me voir aussi ? m'entendez-vous ?... Je plains ces gens qui ne peuvent parler ; je veux que vous sachiez combien je pense à vous... j'ai laissé mes papiers horriblement embrouillés...

(On se rappelle que c'est grâce aux indications que Georges donna sur ses lettres, que

la véracité de ces communications put être établie.)

Comme on lui demande ce qu'il fait là où il est, il répond sans se faire prier :

— Je ne suis guère en état de faire grand-chose. Je m'éveille seulement à la réalité de la vie après la mort. C'était comme des ténèbres. Les heures les plus sombres sont justes avant l'aurore, vous savez, Sim ? J'étais étourdi, embarrassé. Maintenant, je puis vous voir, je vous entends.

Et il ajoute : " Mais j'aurai une *occupation* bientôt ", avec la désinvolture d'un jeune stagiaire à qui va être confié un poste important.

Il avoue sa stupéfaction quand il se retrouve vivant :

— Je ne croyais pas à la vie future. Cela dépassait ma raison. Maintenant, cela est aussi clair que la lumière du jour...

En somme, il n'est pas fâché d'être dans l'autre monde.

— Quand j'ai trouvé que je vivais encore, j'ai sauté la joie.

Il veut confier à tout le monde, à ses parents surtout, la bonne nouvelle, et cela sous une forme familière, avec humour.

— Dites-leur que ne ne suis pas mort et que je voudrais les voir aussi heureux que moi... Il n'y a pas lieu de renverser le gril (*Kicking up a broil over nothing*) "on sort du corps et tout est dit".

En homme qui a gardé l'habitude de transcrire ses impressions, il tourmente ses amis, Hodgson surtout, pour qu'on cite son cas et qu'on raconte son histoire. Il promet tous les faits que l'on voudra. Il débute — je l'ai raconté déjà — par obliger son père et sa mère à reconnaître son authenticité. Et cela, par des menus détails tout intimes et vérifiés, — non pas par des grandes paroles creuses :

— J'ai vu ma mère brosser mes habits : elle a retiré mes boutons de manchettes d'une petite boîte et les a donnés à mon père. Je l'ai vu

les envoyer à J. H... Ma mère a rangé mes papiers dans une boîte en fer... Mon père a pris une photographie et l'a portée à un photographe de Washington pour la copier, etc... etc...

Tout est exact, jusqu'au détail de la photographie, qui fut " copiée " en effet et non agrandie. Parfois, ce mort a meilleure mémoire que les vivants. Il cite un fait, on le dément ; il persiste, et on constate plus tard que c'est lui qui a raison.

Il reconnaît trente de ses amis. Il a des étonnements typiques, par exemple à propos d'une jeune fille qui a beaucoup grandi en effet depuis qu'il ne l'a vue. A une autre qui grattait détestablement du violon, il dit avec une franchise qui froisse la mère de la demoiselle (le procès-verbal en témoignage :) " C'était horrible de vous entendre jouer ! "

Une de ses jeunes amies, miss Evelyn, le questionne. Georges répond : " Je ne vous ferai plus enrager, maintenant que je suis mort ". Et les assistants sourient, se rappelant la manie qu'avait Pellew de taquiner cette enfant !

Une lettre écrite par la mère de Georges est tenue à la main par l'une des assistantes, de façon à ce qu'il soit impossible au médium de la lire. Georges déchiffre la lettre pourtant et ne se trompe que sur un seul mot à propos d'une villa qu'il place sur l'Hudson quand elle est sur le Potomac.

Rien ne l'embarrasse. Il explique clairement sa nouvelle manière de communiquer avec ses amis de la terre.

— La pensée existe, dit-il, sans le corps : elle continue à vivre quand il est dispersé. Elle est même plus libre ; mais comme tout de même il faut un cerveau pour s'exprimer, un médium devient nécessaire. L'esprit du médium s'en va, laisse son cerveau vide ; alors, moi ou un autre, nous venons et prenons possession du cerveau.

En effet, le corps dépossédé de Mrs Piper est saisi par des forces multiples et différentes. Il arrive par exemple à ce médium qu'un " esprit " s'empare de sa main droite, un autre de sa main gauche (chaque main écrit en même temps un message différent), tandis qu'un troisième invi-

cible parle par sa bouche. Il faut se pencher soit vers la main, soit vers l'oreille, selon que l'on veut se faire entendre de tel ou tel "esprit". C'est Phinuit, le soi-disant médecin lyonnais, qui, généralement, conduit la troupe. Parfois, sur cette scène encombrée, — j'appelle ainsi le médium endormi, — se précipitent des personnages de l'Invisible, trop impétueux et trop loquaces. C'est une cacophonie, un mélange de mots et d'idées où il devient impossible de se retrouver. Les lettres qu'écrivent ces morts bien vivants sont morcelées, saccadés, interrompues, parfois illisibles, comme si, là-bas, ils étaient redevenus des écoliers brouillons et impatientes. On dirait ces communications du téléphone où plusieurs voix s'entrecroisent, ou bien des dépêches qui se chevaucheraient l'une l'autre dans l'alphabet télégraphique. Parfois même, ils se querellent amicalement. Ils ne s'en tiennent pas, comme les esprits d'Allan Kardeck qui sont "vieux jeu", au langage pompeux des métaphysiques. La plupart du temps, ils sont Américains, abondent en vues plastiques. Il y a des potins dans leur monde comme dans le nôtre. Georges Pellew, à un moment donné "débîne" son camarade de l'au-delà, Phinuit qui, cependant, fut son introducteur dans ce monde qu'il avait quitté... Décidément, la jalousie ne meurt pas avec le corps...

— Je ne crois pas, écrit-il aux consultants, que vous deviez beaucoup demander à Phinuit maintenant. Il est porté à essayer trop de choses à la fois et croit qu'il entend des choses qui ne sont pas à sa portée. C'est un bon camarade, mais il exagère un peu quand il est sombre, Ne lui dites pas que je vous l'ai dit...

C'est par centaines que des visiteurs importants affluèrent chez Mrs Piper, en Angleterre comme en Amérique, — car "la Société des recherches psychiques" la fit venir à Londres, pour l'observer. Souvent, comme pour écarter la supposition d'une transmission de pensée, ce n'est pas toujours le mort demandé qui vient, mais un autre, pressé et inquiet, — presque oublié, mais non oublié.

Voici une scène étrange et bien contrôlée où

un bébé se manifeste devant sa mère qui le reconnaît à ses gestes et à ses paroles, à travers le médium.

"Où est papa ? je veux voir papa, dit-il avec son accent enfantin". Il prend sur la table une médaille et veut la mordre, il veut également mordre un chapelet de boutons, ce qu'il avait l'habitude de faire autrefois. Il demande son frère Georges qu'il nommait "Dodo" : "Où est Dodo ? je veux voir Dodo ; dites-lui que je suis heureux." Il avait souffert de la gorge. Il y met la main et dit : "Plus de mal de gorge ; je suis heureux avec ma grand'mère (sa grand'mère était morte depuis de longues années). Les jolies fleurs que vous avez mises sur moi, je les ai ici ; j'ai gardé leurs âmes avec moi." Il décrit les myosotis qu'on avait mis sur son cercueil : "Laissez-moi venir ici tous les jours... je veux le tic-tic (sa montre), ma poupée Dinah... Ne pleurez pas, cela m'attriste... Chantez, je chanterai avec vous..."

Alors les assistants accompagnèrent une chanson de nourrice qu'il aimait autrefois et qu'il entonna de sa douce voix :

Petites rames, petites rames,  
Sur les vagues nous glissons  
Dans le petit bateau... etc...

Devant de telles scènes naïves et émouvantes, comme les discussions des philosophes et des savants semblent vaines ! Pourtant, je me rappelle nos causeries avec le professeur Myers dans le jardin de son charmant cottage à Cambridge, à propos de ces phénomènes troublants. M. Myers est non seulement un savant psychologue, mais aussi un lettré et un poète. Comme les autres membres de la "Society for psychica research", comme M. William James, le professeur Lude, le docteur Hodgson, le docteur Newbold, Podmore et tant d'autres, il a été convaincu des dous surnaturels de Mrs Piper. Cependant, son esprit critique est très éveillé, et la plupart des expériences autour desquelles les spirites mènent tant de bruit le laissent incrédule.

— La question de la survivance de l'âme, me disait-il, entre désormais dans le domaine expérimental. Elle ne relève plus de la philosophie, mais de la science.

Sur nos lèvres revinrent les paroles d'espoir en la science, que prononça sir William Crookes : " Nous ne pouvons nier aujourd'hui qu'il y a bien des forces proches de nous mais que cependant notre œil physique ne pénètre pas, comme il y a des sonorités qui échappent à notre oreille. Les instruments perfectionnés et les substances chimiques élargissent pour nous, dans ces contrées inconnues, des horizons de plus en plus immenses ".

Le soir tombait, les étoiles se levèrent Mars rougeoyait.

Le professeur Lodge nous dit, les yeux dans la direction du ciel.

— Les astronomes commencent à entrevoir la possibilité de communiquer avec les habitants de Mars. Peut-être les psychologues leur apprendront-ils auparavant qu'il n'est pas nécessaire d'aller si loin, qu'autour de nous vivent des êtres inconnus et plus chers avec qui une conversation deviendra possible.

Je gardai la prudence de notre science française.

— Les études psychiques commencent à peine, répondis-je. Il y aura encore bien des erreurs et des retards. Mais l'infini s'ouvre devant nous. Toute science doit être lente pour rester sûre.

Et tandis que je recueillais dans l'ambiance de Mrs Piper les mielles des morts modernes, je me rappelais le langage des fantômes païens et cette réponse mélancolique qu'Homère attribue à l'Odysée.

" Ne cherche point, dit le fils de Thétis, à me consoler du trépas. J'aimerais mieux, vil mercenaire, servir sous un malheureux sans patrioisme, sans fortune, que de commander à tous les morts. "

Georges Pellew, au contraire, vante son nouvel état et considère notre vie corporelle comme inférieure. S'il revient, c'est par pitié pour ceux qui restent : " C'est nous, nous, dit-il, que vous appelez les morts ", qui vivons la " véritable vie ". Vous n'êtes, vous, les prétendus vivants, que des intelligences et votre corps vous paraît une prison. "

... Petites voix de l'invisible, le souffle de Platon et du Christ vous traversent maintenant.

Qui pourrait refuser de vous entendre aux heures de mélancolie où nous sentons toute la misère du monde et de notre chair ? En tout cas, soyez remerciées, car vous avez été consolatrices et vous n'avez pas menti, puisque vous nous avez permis d'espérer...

JULES BOIS.

## TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts : mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut être même n'est elle pas du tout comprise par ceux dont on cherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

50 YEARS' EXPERIENCE

# PATENTS

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Blunn & Co. receive special notice, without charge, in the

## Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

**MUNN & Co.** 36 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du REVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats-Unis.



## POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

# LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

**Masque,  
des Taches de Rousseur,  
des Comédons et  
de toutes les décolorations  
de la Peau.**

**GUÉRISON GARANTIE**

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

**Un Sauveur !**

C'est la

**Dermatine**

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

**Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.**

S'adresser 

Tiroir Postal 2184,

**MONTREAL CANADA**